IIme Année. — N° 71 Septembre 1925

DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
19

# FORTVNIO

# LES CAHIERS DU SUD

SOMMAIRE :

JEAN GARAT ..... *Les Soirs de Pierre Loüys*
JULES G. ROURE ..... *Jouer la Comédie*
LUCIEN VALAT ..... *Dans la manière de...* (Fables)
JEAN MALAN ..... *Trains ou Miroirs*

CHRONIQUES :

*Le* CONGRÈS *des écrivains de France*, Gabriel d'Aubarède. — LES LIVRES : *L'Epervier* par Martin Chauffier (Jean Ballard). — *Eloge de la Folie*, par Jean Casson (G. d'Aubarède). — *Déchéances aimables*, par Léon-Pierre Quint (André Gaillard). — *L'Europe Galante*, par Paul Morand (J. Philipon). — *Mélingue* par J. Truffier. — *Samson* par Pierre Wéber (J.- Ph.). — *Tyrrhénus* par J. Bainville. — *Les Femmes de Casanova* par E. Marsan (P. Humbourg). — LETTRES ETRANGÈRES : *L'Europaïche*, Revue par Marcel Brion. — REVUE DES REVUES par G. Mouren.

BUREAUX :

10, Quai du Canal, MARSEILLE -- 30, Avenue d'Eylau, PARIS

N° 71. — 11me Année. Septembre 1925.

# FORTVNIO

## LES CAHIERS DU SUD

## *Les soirs de Pierre Louys*

Vers le bas de la rue de Boulainvilliers aux pavés glissants et en pente raide sur Auteuil, au croisement de la rue du Ranelagh, s'ouvre la grille du hameau délicieusement ombragé le jour et si noir la nuit qu'on se croirait en quelque forêt. La dernière villa est celle de Fernand Gregh. La première à droite était habitée par Pierre Louys.

Les volets sont fermés. Sortant de la cuisine par la porte de service, une jaune lumière de gaz montre un treillage, un petit mur, une pelouse. Pour parvenir à l'entrée, il suffit d'enjamber le treillage, puis le petit mur, de tourner alors d'un quart de cercle et d'avancer jusqu'à heurter du pied une marche. Si alors on trouve la sonnette, on est sauvé.

Il est peu probable qu'un non initié ait jamais pu atteindre cette sonnette (1). Quant aux initiés, ils passaient par la cuisine, ce qui leur donnait une agréable idée du menu.

Avec sa courtoisie parfaite, le Maître allait à la rencontre de ses amis, leur pressait les mains et s'informait de leur santé. Puis il leur parlait de la sienne, toujours

---

(1) L'eût-il atteint qu'il aurait eu seulement l'ennui d'apprendre que « M. Pierre Louys ne pouvait pas le recevoir. »

mauvaise, disait-il. Hélas ! on le voyait ensuite jusqu'à des heures si matinales discourir si délibérément, que sa mort a plus brutalement surpris que celle de son neveu, Robert-Georges Louis (2), mort à l'âge de vingt ans, dans ce même mois de juin, l'année dernière.

« C'était le Prince Charmant » disait aux obsèques de Pierre Louys un ami de sa brillante jeunesse. Tel il n'apparaissait point en ces soirs d'hiver 1924. Il avait laissé pousser sa barbe et rejetait ses cheveux en arrière. Plutôt qu'un prince de légendes romanes, il semblait un philosophe de la Grèce, ou l'un de ces Alexandrins qui célébraient au banquet chez Bacchis les belles courtisanes.

Depuis bientôt dix ans que ses yeux s'étaient à demi-fermés sur le monde et son esprit sur le futur, la maladie qui rend la pensée plus essentielle et l'éclaire parfois de lueurs que nous soupçonnons à peine, la maladie, avec la solitude et le silence, avait modelé de ses pâles mains sa face, suivant le pur contour de son âme hellène.

Si M. de Monzie l'avait connu, il n'aurait pas dans son émouvante oraison funèbre parlé d'un jeune bourgeois révolté... Certes, le jeune auteur d'Aphrodite avait pu apparaître comme le vainqueur d'une bataille d'Hernani livrée à la morale chrétienne. Mais Pierre Louys avait beaucoup trop de goût pour jamais s'habiller d'un gilet rouge, et si la redingote gris-perle qu'il portait lors de son premier mariage a révolutionné tout Paris, du moins reçut-il avec simplicité les bénédictions de l'Eglise.

L'œuvre de Pierre Louys comme sa vie ont été le

(2) Ce jeune homme avait une âme de haute race et les dons littéraires les plus sûrs. Il a fait des vers malheureusement embrumés des mêmes erreurs symbolistes et parnassiennes que l'on déplore dans « Astarté ». Et des contes en prose, dont quelques-uns sont très beaux. Le tout tellement œuvre de poète qu'on regrette que rien n'en ait été publié sauf dans le *Mercure*, *Islande*.

Nous avons toutes raisons de compter que celle qui a la garde de sa mémoire, ne tardera pas à remplir ce devoir, — le dernier, après tous ceux qu'elle a si noblement remplis.

prétexte de vertueuses indignations. Des femmes ont parlé de lui avec horreur. Les unes pourtant si elles ne se sont pas montrées nues à toute une ville assemblée, n'ont pas craint, vêtues seulement du collier de perles, de renouveler pour chacun la généreuse impudeur de Chrysis. D'autres, il est vrai, sont chastes, mais pleines de lâchetés, d'avarices, d'égoïsmes et de mensonges, et tous, et toutes poursuivant au ras de la terre une espérance sans ailes.

« Le talent, disent-ils, n'excuse pas tout. » Nous ne parlerons pas ici du talent de Pierre Louys. Plus tard d'autres jugeront son œuvre (3). Mais est-il plus noble exemple que la vie de cet homme qui n'a jamais, et je prends à témoin tous ceux qui l'ont connu, jamais attaché d'importance à autre chose qu'à la Beauté.

Il a passé des nuits chez Maxim's. Il a bu d'innombrables « demis », mais savez-vous de quoi il parlait dans ces nuits orgiaques ? De la forme d'un vers de Hugo ou de cette fin de Bérénice :

*Adieu ; servons tous trois d'exemple à l'univers*
*De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse*
*Dont il garde à jamais l'histoire douloureuse.*

Il fallait l'entendre pendant que le jazz-band secouait les couples qu'il ne daignait voir, l'entendre réciter ces vers et sa voix se briser sur le troisième, et, après « histoire » hésiter un moment pour tomber en un sanglot sur « douloureuse ».

Racine était trop habile, disait-il, pour avoir fait

(3) M. Leautaud, a publié dans les *Nouvelles Littéraires* sous le titre : « Mes souvenirs sur Pierre Louys » quarante phrases sans intérêt dont trente-cinq commencent par le mot « Je ». Il a vu Pierre Louys une fois dans sa vie et s'efforce de démontrer que c'est lui, Leautaud, et non Pierre Louys, qui a découvert Paul Valery. Le tout, sur le ton le plus prétentieux. « J'ai toujours professé la plus complète estime littéraire pour l'auteur d'Aphrodite » écrit-il. Et le mot « admiration », c'est pour qui?

involontairement une rime aussi faible. Bérénice commence un discours. Elle va dire de grandes paroles : « Servons tous trois d'exemple à l'univers ». Mais la pensée de cette séparation horrible la saisit. Elle s'embrouille. Et le mot qui lui vient, appelé par la rime, est le plus simple, le moins brillant. Puis, elle étouffe, s'arrête : « Pour la dernière fois, adieu, Seigneur ». « Hélas ! » s'écrie Antiochus, et ce mot termine la pièce comme un accord funèbre.

Après dîner, chez un ami, il récita des vers d'Homère. Et comme ses yeux alors se remplirent de larmes, il dit : « Vous rappelez-vous qu'il était un passage de l'Iliade que Démétrios ne pouvait lire sans pleurer ? C'est celui-là. Je n'aime pas à parler de ce que j'ai écrit, mais, si je le fais ce soir, c'est pour vous montrer que ce n'est pas la bière qui m'attendrit. »

Car Pierre Louys, pendant la dernière année de sa vie, ne buvait presque pas de vin —parfois de l'eau rougie — mais surtout de la bière. « Garçon, je vous donne un sonnet si vous m'apportez tout de suite un « demi », s'écriait-il un soir qu'on ne le servait pas assez vite.

En revanche, ses invités buvaient du vin de Riesling et du bon vin de Bourgogne, avec une cuisine soignée. Parmi eux souvent était l'ancien secrétaire du Maître, Jean Cassou, le délicieux auteur de « *l'Eloge de la Folie* ». « Il a mis plusieurs phrases de moi dans son livre », disait avec ravissement une proche parente du Maître, qui portait en ces agapes le deuil de son mari et de son fils, un rire harmonieux et une infatigable fourchette.

La publication des carnets de son frère, l'ambassadeur Georges Louis, avait vivement mécontenté le poète, patriote, nationaliste même.

Il estimait peu M. Poincaré, mais il jugeait cette publication inopportune.

Au cours de l'année précédente, il avait pris, pour ne pas dormir du Véronidia (qui fait dormir) à trop fortes doses. Intoxiqué, il dut faire un séjour dans une clinique Il prétendait qu'il y avait eu un demi-complot pour s'emparer des papiers que lui avait confiés son frère. Un jour, montrant le portrait de Junot son arrière grand oncle, à un ami, il lui dit : « Junot est mort fou, et moi, je l'ai été quelques jours. Mais Junot, c'est parce qu'il avait reçu un coup de sabre sur la tête ; et moi, parce que des gens avaient intérêt à ce que je sois absent de ma maison. »

Après dîner, on passait dans le bureau, je n'ose dire la bibliothèque, car toute la maison était submergée de livres : livres sur les tables, les chaises, sur la vitrine pleine de souvenirs et contre le socle même du petit faune emporté du Musée secret de Naples.

Pierre Louys avait lu tous les livres de sa bibliothèque. (Je ne parle pas des mille ouvrages dédicacés et non coupés). Il projetait une étude sur les Sorcières du Pays Basque, dont il avait découvert le secret. (Qui le connaîtra maintenant ?) et possédait une case consacrée aux ouvrages de médecine que venait explorer le Pr. Pozzi avant sa mort tragique.

Cigarettes, cigarettes...

Il s'asseyait à l'orgue où jadis travaillait Debussy et mêlait les souvenirs de *Péleas* à des mélodies inconnues, à des musiques qu'il avait lui-même composées.

« *Ah ! qu'il est gentil, l'ami de papa !* »

Il avait écrit les paroles et Debussy la musique. Vous

rappelez-vous, Jean Cassou, et vous, Vinson, la jolie voix dont il murmurait cette fine chanson, la dernière nuit que nous le vîmes ensemble ?

Si quelqu'un parlait de s'en aller, il faisait tout pour le retenir. Lui si discret n'hésitait pas à se servir de toute la séduction de sa célébrité, de son talent, des amitiés illustres qu'il avait eues. Il saisissait dans une vitrine bien close de magnifiques reliures : «Celle-ci, voyez-vous, est de Clovis Eve ». Il caressait le cuir, l'approchait même de vos yeux, mais en prenant soin que vous n'entrouviez pas le livre, de crainte d'abîmer les ors admirables et ternis.

Il faisait lire la fameuse lettre de Coppée, écrite au lendemain d'Aphrodite, et montrait la belle photographie qu'il avait prise du front de Debussy.

C'était le défilé des autographes, des éditions rares, le manuscrit de la « *Salomé* » d'Oscar Wilde, qui lui fut dédiée, et un Ronsard du XVI[e] siècle...

Sur chacune de ces choses, il disait ces paroles précieuses et l'on oubliait la fuite de l'heure.

Parfois, il recherchait le bruit, la foule nous entrainait chez Weber et de là chez Maxim's où sa place favorite était au coin de droite ou, à défaut, de gauche, du côté de l'entrée.

Il redoutait les importuns. Une nuit, Paul Poiret, qui l'avait autrefois rencontré à table, s'approche : « C'est bien à Monsieur Pierre Louys que j'ai l'honneur de parler? Non, Monsieur. Mais vous êtes bien Pierre Louys reprit l'autre interloqué. Le poête leva vers lui son regard froid et répondit encore : Non, Monsieur. »

C'est là, vers les deux heures du matin que son esprit était le plus aigu. Que de fois il évoqua pour nous, Verlaine ivre, Moréas (qu'il imitait à la perfection) Hérédia Viélé-Griffin et Debussy. Et Wagner, oh! wagner! Il avait fait un voyage chez lui, dont il gardait un souvenir

puissant. Il fallait l'entendre d'une voix passionnée dire « Véritablement, il n'y a rien de plus beau » et reprendre avec ivresse la chevauchée wagnérienne.

Car il aimait la « musique » avant toute chose. Voici le premier paragraphe de sa Poétique.

« *Croire en la Muse, lui offrir le silence et la solitude*
« *Espérer sa grâce.*
« *Qu'au murmure imperceptible se penche l'esprit.*
« *Astreindre la volonté, museler la raison. Prendre* « *conscience de la voix supérieure. Ecouter longtemps.... sans répondre.*
« *Découvrir que la Muse peut suggérer le son avant* « *le mot, le rythme avant la phrase; et que sa dernière parole est sa première pensée* ».

On comprend combien peu il appréciait le morne grammairien qui s'est fait un style en pastichant les anciens auteurs, sans jamais avoir souci de *voix supérieure*, *de solitude* et surtout de *silence.*

Lorsqu'on annonça à Pierre Louys que, pour faire suite à sa *Grammaire en* 20 *leçons*, Abel Hermant (4) allait publier un *Art d'écrire*, il manqua de s'étrangler en avalant sa bière. Puis il rugit : « C'est la chose du monde qu'il connait le moins. Mais depuis vingt ans, il brûle il gèle, il rebrûle, il regèle d'entrer à l'Académie Françai- et il espère que cela lui ouvrira les portes de ce batiment

Pourtant Pierre Louys était l'homme le moins médi-

(4) Par son frère qui avait indirectement succédé au Marquis de Montebello, il savait comment avait été écrite « la Carrière » Aimablement reçu à Saint-Pétersbourg par l'Ambassadeur, puis malade et soigné avec un dévouement extrême par la Marquise, l'auteur n'avait rien imaginé de plus généreux à son retour à Paris, que de publier cette caricature injurieuse de ses bienfaiteurs.

sant. Certains de ses jugements peuvent paraitre sévères comme lorsqu'il disait : « Samain a obtenu quelque chose de surprenant avec une absence complète de don poétique. » Mais jamais il ne cherchait à nuire, parce qu'il avait l'orgueil de n'envier personne.

Un jour qu'on le pressait de se présenter à l'Académie il réfléchit un instant pour répondre : « A quoi cela me servira-t-il? »

Mais il n'était orgueilleux que de ses œuvres, non de lui. Nées de son union avec la Muse, elles avaient hérité de leur mère la divinité. Il les considérait avec le respect qu'un père humain doit à ses filles immortelles.

Aussi lorsqu'on pouvait lui demander des autographes ne fallait-il pas espérer qu'il écrivît rien de ce qu'avait effleuré la déesse. Peut-être en jugeait-il le lieu indigne ou le papier à en-tête, ou peut-être lui-même.

Mais sa mémoire prodigieuse lui avait permis d'écrire toute la nuit des vers, de Goethe, de Corneille, de Keats ou de Virgile.

« *Sunt nobis mitia poma*
« *Castaneae molles et pressi copia lactis.*
« *Et jam summa procul villarum culmina fumant*
« *Majoresque cadunt altes de montibus um brae*

Et comme on marquait la déception d'avoir sur le menu d'un cabaret de Montmartre ces vers au lieu d'un quatrain de Pierre Louys, « Comment ! cela ne vous satisfait ? s'écria-t-il ; voyez quelle merveilleuse gradation. *Mitia poma* l'humble demeure du berger. *Villarum, Culmina, fumant.* Ces trois mots qui obligent le regard de l'un à l'autre à s'élever pour préparer l'ascenson du dernier vers : *Altis de montibus*, tandis que tombe et s'étend jusqu'à l'infini dans la plaine : *umbrae* ».

Mais Maxim's éteignait ses lumières. « C'est une honte, disait-il, qu'une maison comme celle-ci, ferme à trois heures du matin. Où allons-nous aller maintenant? » « A Boulainvilliers » répondait sa femme. « Qu'elle idée! s'exclamait-il, quelle idée ont eue les hommes d'unir des êtres de sexe si différent! »

Sur le trottoir de la rue Royale, en attendant un taxi, tandis que sortaient les Américains pris de boisson et les femmes dorées, le poète priait, suppliait qu'on ne l'abandonnât pas si tôt. Ayant l'habitude de se coucher à six heures du matin pour se lever à cinq heures du soir, il redoutait de se trouver seul, seul éveillé dans sa maison. La peur de l'ennui ne suffit pas à expliquer cette angoisse.

Depuis vingt ans il n'avait presque rien publié. Son roman Psyché, il n'en écrivait pas le dernier chapitre, ne pouvant se satisfaire d'une œuvre imparfaite, lui qui avait atteint la perfection. Mais la science ni le travail ne suffisent à cela. Il lui avait encore fallu de merveilleux concours, un sortilège perdu à la poursuite duquel il s'usait et se déchirait.

Ecouter longtemps.... a-t-il écrit dans la Poétique. Quelle torture que ces heures où dans le silence nocturne, il écouta si longtemps, sans jamais plus entendre la voix surnaturelle.

Jean GARAT

# Jouer la Comédie

A. P. L.

*La limite où toutes marques distinctives s'effacent.*

KABIR.

Une actrice a essayé dans les lignes qui suivent de fixer la situation dans laquelle elle s'est trouvée, un soir qu'elle jouait la comédie improvisée. Elle raconte les images, les pensées et les sentiments dont elle a pu se souvenir ; mais elle a dû, obéissant aux nécessités discursives du langage, rendre net ce qui était fuyant et raconter longuement ce qui était aperçu comme un éclair. Elle est seule sur la scène. Un personnage entre précipitamment, essoufflé, les vêtements en désordre et lui dit :

« *Madame votre sœur se meurt* ». Il a fallu que cet animal m'interrompe! Un monologue qui marchait si bien Et d'ailleurs ce n'est pas encore le moment où je dois apprendre la mort de ma sœur. C'est drôle, j'ai une sœur moi aussi. Elle est malade ma chère Jeanne...

« *Comment, que dites-vous, ma sœur.....* » Oui cet imbécile s'est trompé. Ce n'est que plus tard que je dois apprendre la mort de ma sœur. Nous avons beaucoup de mal à rétablir l'équilibre de la pièce. Le sot!

« *Votre sœur, madame se meurt, et demande en pleurant à vous voir.*» Ah! une ampoule qui n'éclaire pas, à gauche de la rampe. L'atmosphère est étrange ce soir.....

« *Ma sœur...! C'est elle qui t'envoie?* », et j'y sens je ne sais quels doutes obscurs, comme des serpents qui glissent sur ma peau. Qui est cet individu? Je ne reconnais pas son visage. Je connais pourtant bien la troupe

Bah! un acteur malade se sera fait remplacer au dernier moment. C'est étonnant tout de même.

« *Oui. Elle se meurt. Il faut vous décider. Venez.* » Cette maudite lampe qui n'éclaire pas. Quel odieux machiniste. Je sens quelque chose qui fuit, non qui approche.

« *Ah! c'est lui, c'est lui qui l'a tué?* » Jamais je n'avais été aussi en train. Tout marche parfaitement. Je joue et je me regarde jouer; j'écoute mes paroles. Je suis spectatrice. Qu'est-ce que je disais? est-ce un soupçon? Lequel? Je l'ai oublié. Ah! le voilà qui remonte.

« *Il ne faut plus jouer les larmes et le désespoir. Venez!* » Qu'il répond mal avec son « venez ». Ah, j'y suis! veut-il me dire: cessez de jouer? Mon soupçon, je le vois à présent. (absurde!) s'agirait-il réellement de ma sœur? oui, absurde. Oh! cette lampe et le machiniste qui ne l'a pas remplacée : « *Votre sœur est étendue sur le lit et elle dodeline de sa petite tête, sans cesse, à droite, à gauche, comme s'il y avait une inquiétude de mouvement dans son cou flexible. Ses beaux yeux sont remplis de larmes* ». Au fond il ne serait pas impossible que quelqu'un soit venu me chercher; coûte que coûte, n'hésitant même pas à interrompre le spectacle puisqu'il le fallait Une seconde, une seule seconde, je risque de ne plus la trouver en vie. Oh ! que dois-je faire ? C'est affreux. Maudite lampe: ne pas mieux vérifier l'éclairage! C'est la deux, quatre, cinq, sixième à partir de la gauche. Mais je suis bête. Je rêve éveillée. Je rêve en jouant. Ma sœur Quelle absurdité!

« *Il y a donc quelque chose de cassé dans les choses!* » Oui, il y a quelque chose de cassé ce soir, je le sens. Il doit bien arriver de temps en temps que quelque chose se casse, que l'ordre établi se brouille, que l'invraisemblable se réalise. Oui, quelque chose s'est cassé. Je me de-

mande comment cette lampe s'est brisée. « *La justice est détrônée. Elle mendie de porte en porte, reine famélique. Désormais, quelle amie croira une amie, quelle femme un homme qu'elle aime? La confiance, cette action monstrueuse, cette vague dévastatrice l'a emportée de la terre.*» La vérité s'amuse parfois à prendre le visage du hasard Jouer ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Je suppose un instant que cet individu vienne de la part de ma sœur. Il ne s'adresse pas au directeur, (il n'aurait pas voulu interrompre la représentation). Ni a personne. Il pénètre comme il peut dans les coulisses. Il bouscule ceux qui veulent le retenir. Il entre enfin sur la scène. De là son essoufflement, ses vêtements en désordre. Pourquoi, fait-il cela? pour ma sœur? pour moi? Mais je ne le connais pas? Ils font des signes dans les coulisses. Serait-ce pour moi? Ils veulent peut-être me dire de m'arrêter? Oui, quelle amie croirai-je et qui viendra m'indiquer la vérité? Etre seule seule et ne pouvoir ni comprendre, ni même se décider. Cet individu porte bien quelques signes de véracité; mais tous remplis de doute. Je ne le connais pas et ses vêtements sont en désordre: c'est peut-être à dessein. Son costume moderne? Nous sommes tous comme lui. Il est venu m'interrompre au milieu de mon monologue: c'est peut être que le maladroit a devancé son entré. Que faire? Ma pauvre Jeanne qui m'attend peut-être qui va mourir... cesser de jouer ? mais s'il joue ? Quel ridicule ! Rires de tous! Réputation brisée! — confiance? il n'y a plus de confiance après ce coup. C'est monstrueux, plus que le meurtre d'une femme innocente, de ne pas savoir si c'est ma sœur qui meurt ou son image — de sentir toute chose vaciller, trembler autour de moi, perdant cette nuance forte, succulente à la vue qui nous fait dire « Cela est ».

« *Viendrez-vous enfin ? Elle ne cesse d'appeler : « Ma sœur ! » ses cheveux noirs sont défaits et passent comme des ombres caressantes sur son visage trop pâle.*

*Ils semblent vouloir apaiser ce corps qui souffre. Elle a quelque chose dans l'âme cette enfant, qu'elle ne dit point, et elle veut vous parler. Elle se tourne souvent vers la pendule où Saint-Michel terrasse le dragon. Et en silence, elle lui parle.* » Il doit bien exister quelque signe indéniable qui témoigne qu'il joue ou qu'il ne joue pas. Pour le découvrir suffiraient quelques secondes d'attention. Je n'ai pas le temps de faire attention. Même quand c'est mon partenaire qui parle le temps glisse sous mes doigts ; je suis toute occupée soit à l'entendre, soit à deviner sa pensée à travers mon attente vide, soit à sentir poindre à l'avance ma réponse improvisée. Je suis si pressée que je me représente ma sœur en train de mourir et n'en suis pas émue. Je voudrais souffrir à cette pensée et pleurer. Je ne peux pas. Et toujours cette lampe qui n'éclaire pas. Que dit-il? Mais oui, c'est cela même ; il parle de ma sœur... Ses cheveux noirs,... sa pâleur... ce secret. Elle m'appelle. Va-t-elle me dire ce lourd secret qui brûle au fond de ses yeux ? Mais non ce n'est pas elle, c'est la sœur de l'héroïne. Que je suis sotte. Ah ! le Saint-Michel qui terrasse le dragon ?

Précisément ! c'est la pendule de ma sœur. Hier encore je remarquais avec quelle insistance elle se tournait vers lui. Mais non c'est une coïncidence. A moins que... Cette pendule magnifique est connue de beaucoup de personnes. Lui aussi la connait sans doute et pourquoi, l'introduit-il dans son improvisation. Je joue, c'est clair. Répondons.

« *Ah je viens. Si simplement parce qu'il soupçonne, l'homme tue la femme ; si lui, le malheureux, à cause de quelque mensonge sournois et empoisonné, il a tué une femme si douce, si vertueuse et qui l'aimait tant, oh alors où irai-je demain et toi-même sais tu où tu pourras te réfugier ? A qui faire confiance désormais ? ni femme, ni homme, ni parent, ni amis, ni âme vivante, ni âme*

*morte ! Et les choses elles-mêmes sont imprégnées d'inimitié et suintent des regards hostiles* » oui, je suis seule et ma solitude est effroyable. Qui viendra trier pour moi la réalité et l'illusion, me dire : ceci est le monde, ceci est son mirage ? La lampe n'éclaire pas. Devant elle-même, elle déroule une ombre courte et vide entre les clartés voisines. Je suis enfermée dans cette ombre. Lumières qui m'entourez, vous ne pénétrez point mon ombre ! Electricité qui les enfantes ! Tes usines ne me sauveront pas. Ni tes monuments, ô grande ville, ni tes locomotives, ni tes moteurs ! Le monde est gouverné par l'homme et en passant dans les rues ou a une grande fierté ! Une grande confiance aussi. On dit « Je ne risque rien. La société me tient et me retient par un filet qui ne se déchire pas. Mais dans cette machine qui fait de la sécurité, s'insinue quelque part, entre deux rouages la solitude de l'individu. Je pense à ce soldat que j'ai vu une fois. Il était sur un cheval emballé. A la fin, il tomba et se brisa le crâne. Lui aussi il a dû avoir pendant quelques secondes d'épouvantables sentiments de solitude. Les maisons construites solides et fortes, les rues rectilignes, les automobiles pressées, les personnes curieuses ou apitoyées, rien ne pouvait l'enlever à la destruction et à l'isolement. Et moi ? le monde aussi m'est infidèle. Demain, sur quel sol marcherai-je ? Sol ou nuage ? Marcherai-je ? Ou non ? Ah, ma sœur ! ma sœur !

(*Elle répond à son protagoniste*). Dans la salle de grosses graines s'agitent. Pourquoi y en a-t-il qui se lèvent ? Mais lui qu'a-t-il à me regarder ? De cet air étonné ? Quelle réponse ai-je donnée ? Tout a fui, je ne sais plus. Et il me parle toujours. Je n'entends pas. Les choses n'ont plus leur visage accoutumé. Je suis dans un pays que je n'ai jamais vu. L'air est plus pâle. Plus vaste. Plus froid. Et si c'était vrai ? Ma sœur... L'ampoule ! Je suis un lourd pendule renversé. Qui bat contre

le ciel, avec ma tête lourde. Lourde mais claire comme un carillon. Cloche, battant de cloche, ma tête est une cloche. Ah toute vie s'écoule de moi. Je ne sais par quelles fentes invisibles. Ma sœur... Oh, son visage ! Elle souffre. Est-ce vrai ? Est-ce que je joue ? Et lui ?

Moi, je joue ? De quel jeu s'agit-il ? Tout n'est que jeu. Je tombe. Ascenseur. Quelle descente cosmique à travers des amas de lumières. Spirales ! Cela tourne lentement. Ma sœur.... Oh l'ombre énorme de la lampe ! Ma sœur. Je viens. Mais non, je joue. J'ai toujours joué. Ils jouent tous. Ils ne le savent pas. Je sens naitre des révélations... C'est terrible. Ils jouent, ils jouent !

JULES G. ROURE.

# *Fables*

## DANS LA MANIERE DE LA FONTAINE

### I

### Le Renard et l'Alouette

Pour Robert et Jean Bertin.

*Une alouette avait fait son nid dans un champ ;*
*Un jour, un vieux renard, terreur du voisinage,*
*A pattes de velours, oreilles en avant,*
*S'approcha, le regard, d'ailleurs, indifférent.*
*Aussitôt qu'elle voit le roussâtre pelage*
*Et l'humide museau de l'animal cruel,*
*L'alouette soudain au ciel*
*S'élance, et se soutient à hauteur convenable :*
*« Eh quoi ! vous me fuyez ? Suis-je si redoutable,*
*Que mon aspect cause pareil effroi ?*
*Dit le sire, levant la tête.*
*J'espérais bien plutôt que vous me feriez fête ;*
*Descendez donc auprès de moi :*
*Nous nous entretiendrons ainsi qu'amis fidèles.*
*Venez ! Que craignez-vous ? Ne voyez-vous donc pas*
*Que je puis, grâce aux dieux, trouver en ces javelles*
*De grillons et de sauterelles*

*Assez pour faire ample repas ?*
*Sommes-nous pas, d'ailleurs, je le répète,*
*Dès longtemps unis d'amitié ? L'alouette*
*Dit : « Seigneur, vous m'honorez fort ;*
*Mais vous auriez certes grand tort*
*De croire que par peur je fuis votre présence.*
*Qu'aurais-je à craindre d'un ami ?*
*Cependant, permettez que je demeure ici :*
*Je ne trouve en bas ma pitance.*

*Il ne faut, tant soient doucereux,*
*Ecouter les méchants devant qu'être loin d'eux.*

## II

## L'Ane et la Lyre

Pour Claude et Germaine Riquier.

*Un âne, dans un pré, vit un jour une lyre ;*
*Il s'avance aussitôt, contemple l'instrument,*
*Flaire, bouge l'oreille, et demeure un moment,*
*Puis touche du sabot les cordes, dont il tire*
*Sons assez peu mélodieux.*
*Notre lourdaud pourtant de dire :*
*« Gentille chose, par les dieux !*
*Ce qu'on m'en a conté n'était point moquerie*
*Pour parler net, même quoi qu'on en die,*
*La voix de mes pareils n'a pas plus bel accent !*
*Et je crois que je suis bon juge, en la matière.*
*Parfois censeur, injustement,*
*Vous traite de façon sévère ;*
*Mais il n'existe pires maux*
*Que d'être loué par des sots.*

# DANS LA MANIERE DE M. FRANC-NOHAIN

## La Bicyclette et le Pétard

### I

*Une bicyclette, une reine*
*D'acier, comme on a fort bien dit,*
*Traversait un beau samedi,*
*(Ou peut-être quelque autre jour de la semaine)*
*Traversait un beau jour une fête foraine.*
*Sur son passage, par hasard,*
*Des badauds se pâmaient d'entendre des pétards.*
*(Un pétard, l'avez-vous remarqué, croit devoir*
*Faire vraiment bien du pétard*
*Lorsqu'il part!)*
*— Par Jupin! dit la bicyclette,*
*Moi dont un peuple entier admirait les prouesses,*
*La noblesse,*
*La sveltesse,*
*Le porte de tête,*
*La vélocité, tout enfin,*
*Au vélodrome ce matin,*
*Sera-t-il dit qu'ici je passe inaperçue,*
*Alors que d'un pétard on porte jusqu'aux nues*
*Le bruit ?*

*Oui! Par Jupin! sera-t-il dit ?*
*J'en saurai faire autant que lui.*
*Sitôt dit, sitôt fait : notre reine se hâte,*
*Sans en avoir l'air,*
*Vers*
*Un tesson de verre,*
*Appuie, et la chambre à air*
*Eclate.*
*Dieux infernaux! Au lieu de bravos enthousiastes,*
*Ce ne sont que cris et que ris*
*(Ah ma chère!...) que moqueries*
*(Regardez-moi la!...) aux dépens*
*De l'engin qui, clopin-clopant,*
*Avec rage vers son garage prend la fuite,*
*Jurant mais un peu tard... vous connaissez la suite.*
*Tel grand général fit des vers.*
*(Qui dira les torts de ses rimes?)*
*Tels rimailleurs ont le travers*
*De jouer aux hommes de guerre ;*
*Tels autres (honte!) osent le crime*
*De poser aux hommes d'Etat*
*Qui auraient des succès de pêcheurs à la ligne*
*Sur les falaises d'Etretat.*
*C'est une vérité insigne :*
*A bien peu de gens il suffit*
*De manger de leur vigne*
*Le fruit.*
*Sachons nous contenter de notre part de gloire ;*
*Que si vous ne voulez m'en croire,*
*Relisez cette triste histoire.*

## II

### Les Coquilles

*Certain jour, au bord de la mer,*
*Incliné sur le sable clair*
*Un homme cherchait des coquilles.*
*(Quoi d'étonnant?)*
*— Mais cependant,*
*Devant le flot d'azur où le soleil scintille,*
*Sa femme, en l'attendant,*
*S'impatiente :*
*— C'est assez! reviens, Alexandre!*
*(Ai-je oublié de vous apprendre*
*Que notre homme s'appelle ainsi?)*
*Oui, c'est assez! reviens ici!*
*Viens! elles sont toutes pareilles.*
*— Comment! dit le collectionneur,*
*Pareilles? Quelle étrange erreur!*
*Regarde celle-ci, fraîche comme une fleur,*
*Et cette autre délicate comme une oreille,*
*Et celle-là,*
*(Aurea terebratula)*
*Et cette ronde,*
*Et cette longue,*
*Et tant d'autres encor,*
*Aux reflets de saphir ou d'or,*
*Qui seraient dignes de parer le col de reine*
*De Vénus Anadyomène.*
*Toutes pareilles? C'est trop fort!*
*Vraiment, les femmes ne comprennent*
*Rien à l'histoire naturelle.*
*Or,*
*Le même soir, après un dîner délectable,*

*(Et arrosé naturellement de vins fins),*
*Alexandre, soudain, a jeté sur la table,*
*A jeté son journal : — Ah! c'est insupportable!*
*C'est insupportable à la fin :*
*Ce journal est plein de coquilles.*
*Comment !*
*Ces coquilles qu'il aimait tant!*
*Que reproche-t-il à celles-ci maintenant ?*
*Est-ce d'être toutes pareilles ?*
*Un tel grief ne peut se soutenir longtemps :*
*C'est bien au contraire merveille*
*De constater*
*Une telle diversité.*
*Est-ce alors d'être artificielles?*
*Et tandis que leurs sœurs, les filles du flot bleu,*
*Sont l'œuvre parfaite de Dieu,*
*De n'être que le fruit des longues veilles*
*Des typographes, ces artistes réfléchis,*
*Et probes, mais hélas ! trop souvent incompris ?*
*Non, car l'art humain a son prix.*
*Alors de manquer de constance*
*Peut-être, l'accuserez-vous?*
*Moi je comprends cet homme et prendrai sa défense :*
*Il y a place et temps pour tout.*
*Les coquilles, si naturelles*
*Et si variées soient-elles,*
*Les coquilles ne valent rien*
*Dans un journal quotidien.*
*C'est une maxime éternelle :*
*Les hommes n'aiment rien en soi.*
*Pour ma part, volontiers je vois*
*Les porcs, les oies,*
*Les vers à soie*
*A la campagne.*
*Je les aimerais moins dans mon intimité*

*Toute chose (à la vérité)*
*A être vue dans un moment propice, gagne.*
*Je ne crains de le répéter :*
*Il ne s'agit point d'inconstance ;*
*Tout dépend de la circonstance.*
*Et si l'on perdait moins ce principe de vue,*
*Cela supprimerait bien des malentendus.*

Lucien VALAT.

# *Trains ou Miroirs*

Pour mon fils

*D'un cri, je disloquais le drame de l'attente, ma mère s'endormait sur ses couches heureuses, O mon cri, péage pour vivre.*

*Ulysse ne résisterait pas au chant des gares, je me suis donc embarqué dans un train que l'on avait affecté au plaisir, mais les personnes du compartiment n'ayant n'ayant jamais cru devoir me tenir conversation, j'en ai profité pour apprendre les paysages.*

*Les semaines, les mois et les poteaux du Télégraphe au long des ballasts, les idées aux sursauts des aiguillages, mon être contracté par l'orgueil des vitesses... La Lune et mon but, glissant sur les rails (le musich-hall n'est qu'un conservatoire populaire) établirent des Tragédies pour les barres parallèles et les convois croisés demeurèrent inconnus...*

*Je me souviens d'une halte pour le ravitaillement de la machine, par un printemps qui faisait mousser les rosiers auprès de la maison d'une garde-barrière où j'ai cueilli un bouquet sentimental, j'aurai mieux fait de passer mon temps à autre chose, à visiter, par exemple, cette salle du musée de Cluny où les ceintures de chasteté ouvrent des sexes en forme de cœur.*

*Les machines dans les dépôts de triage, manœuvrent, jouent aux barres, fument des pipes pour distraire les enfants des convois...*

*— « Prenez garde, Monsieur, nous arrivons à destination. »*

*— « Mais non, préposé à l'octroi, non vous dis-je, ni stupéfiants, ni alcools, rien de particulier à déclarer. »*

*
* *

*Dieu s'est établi chirurgien-dentiste, sa sollicitude et la mystique le permettent, O mon Dieu, arrangez-nous de bons bridges, de bons bridges pour le struggle for life !*

*Dentier en location des collectivités, la ville mord le crépuscule, qui langue d'anneau pascal bée au ciel de laine... .*

*Les boggies de mon train font une basse bien nourrie au thème que chante ma cigarette.*

*O Ville, le film au ralenti où je passe ma vie, et ce signal de la voie, discret au point de discipliner la vitesse du convoi sur celle de ma bande...*

*O Ville, les images de ma vie l'adolescence tôt vécue, les amitiés, les révoltes...*

*Evidemment tu m'as dupé comme d'autres, mais je me souviens de t'avoir vue t'éveiller de Montmartre, le soleil te donnait la chevelure blonde d'une allégorie en pyjama de brume, de t'avoir vue émue, par un soir de janvier, en remontant le Boulevard Raspail, il bruinait lentement et j'étais sans doute un peu saoul.*

*Je me souviens de t'avoir vu rire au Printemps, à Montsouris, au Luxembourg, au Parc Monceau, de t'avoir écouté dormir au long des quais de Saint-Louis en l'ile.*

*Ah ! que n'ai-je employé le savon dentifrice des révérends Pères, Dieu m'aurait permi de sourire chez les photographes.*

*
* *

*Il ne reste plus qu'un pétale à la marguerite du jour... Voie libre au signal, soleil abaissé de dix-neuf heures. Aux banlieues des villes, sont des dépôts d'enthousiasme qu'il faut brûler sur des itinéraires de fantaisie...*

*Les foires allument leurs stands au long des voies, les instincts s'exaspèrent en murs lumineux...*

*Aube du soir, matin de l'âme, voici que le rêve prend son tub, les téléphones n'appellent plus que pour un commerce sentimental. Les personnes morales se réfugient dans les fictions juridiques... O crépuscule, doux matin*

*de la sensibilité, j'ai retrouvé la chanson des grand'routes ma tendresse en alanguit le rythme.*

*Je vais avec dans ma quiétude une sensation d'inachevé parce que tu n'es pas auprès de moi, mais je ne m'épanche pas à faux dans la translucidité de ce soir, car je t'aime et crois que tu m'aimes et je sais que nous nous sommes apaisés dans une contrée analogue, lors d'une de nos promenades au pays des affinités psychologiques.*

*Voie lactée engloutie aux solstices des seins, la nuit ajuste son collier de corail rose...*

*La tente du cirque est tissée de clinquant ou d'astres, les autos sont des lanternes d'ouvreuses... Voici la démonstration de lutte Gréco-Romaine, intégralement classique, où le torrent depuis l'âge quaternaire crispe ses muscles d'alluvions... Des oiseaux amoureux ou savants jouent délicieusement de la petite flûte et que la Lune est émouvante dans son numéro de jeux Icariens sur câble à haute tension.*

*Entr'acte...*

*Immédiats, gauches et Touristiques, avec le train puéril d'Intérêt local, les clowns entrent en piste : « Bonjour my boy. Vous verrez ce chemin pour la visite des gorges combien vous avez voyagé de milles ?*

*Aoh, vous devez encore aller jusqu'à la publique maison de la prochaine cité my boy.*

*
* *

*Pays des Alpes, pays à l'image de mon cœur, j'ai voulu que vous fussiez témoins à mon mariage. O ma carte du Tendre au 80/1000 tes sommets aux élans de mon cœur.*

*Le tunnel de nos lèvres scellées dans les premiers tunnels de notre voyage de noces, la fleur de mon désir,*

*ma cigarette éclatait à l'écart dans l'ombre donnant le change, les personnes du compartiment avaient ce petit air complice...*

*Tes talons sonnaillaient dans les chambres d'auberge, tes talons ferrés d'enthousiames qui faisaient éclore de bizarres edelweiss dans la neige des excursions.*

*Les torrents soudaient à nos pieds, les forêts se lissaient le soir sous le vent calme et nous écoutions la vie s'écouler entre nos êtres. J'aurai voulu connaître l'heure à l'ombre mauves des grands pics, mais les nuages avaient dérobé le soleil et des orages s'abattaient où tu te crispais dans mes bras...*

*La secousse du frein, sanglot brusque dans mon élégie et la seule neige du temps aux pentes de mon souvenir, car je sais des larmes qui écroulent les viaducs entre les âmes...*

*La trépidation monotonne berce mon amour assassiné.*

*
* *

*Petit aiguilleur du poste avancé de ma gare, surnuméraire de la réthorique éternelle : tendresses, fleurs, tes petites mains ont tordu mon rail. Le sommeil a bloqué le signal double de tes yeux, et voici que mon train patine sur une des voies de garage de la vie... O ce bouquet de roses blanches, à travers les bielles, ma passion renversée qui jaillit et s'effeuille.*

*Comme il faut te prouver ma tendresse de façon tangible, sur ma feuille d'incidents de route, je relève à ton intention les buffets et les terminus où l'on peut manger et dormir honnêtement. Mais, est-ce que tu ne vas pas t'éveiller et me dire lorsque tu auras a en faire usage, mon barême sera bien périmé.*

*Si tu me jalouses ton intimité ce sera plus délicat, je méditerai davantage sur ta découverte de la mer ; elle dansait devant ton étonnement, puzzle métaphysique à ton innocence...*

*Mais ton sommeil, c'est aussi la mer, une mer où les grandes personnes ne peuvent pas naviguer... Le compteur des vitesses à cinquante six accuse un retard de quatre minutes...*

*La mer et la poésie.*

*Ah, cueille au parterre des images la fleur du ciel et de la mer, cette rose au parfum d'idée et de ma fièvre, cette étoile des vents où mon cœur est en croix.*

Jean MALAN.

# *Le premier Congrès des Ecrivains de France*

Il était à peu près fatal que le projet d'assembler des hommes de lettres dans le but de mettre en discussion des problèmes d'ordre professionnel, rencontrât quelque scepticisme et certaines répugnances. On sait que la carrière d'écrivain n'est pas, et ne sera sans doute jamais, assimilée tout à fait à un métier. De là, il est vrai, le prestige que lui accorde, non sans ironie, l'opinion. C'est donc un préjugé qu'il ne convient pas tout à fait de détruire, mais du moins est-il à souhaiter que les intéressés — c'est-à-dire les écrivains — apprennent à s'en dégager, avant que la vie moderne, dont les exigences augmentent pour eux comme pour les autres, ne les y force.

Malgré des abstentions à prévoir, le 1er Congrès des Ecrivains, réuni à Lyon par M. Noré-Brunel, directeur des *Editions du Fleuve*, sous la présidence de M. Valmy-Baysse, vice-président de la *Société des Gens de Lettres*, et de M. Gabriel Sarrazin, président de la *Société des Ecrivains de Province*, et généreusement subventionné par la ville de Lyon, n'a pas fait, en quarante-huit heures, peu de besogne. On peut dire que les

principaux problèmes touchant : l'édition (M. Gaston Riou), les droits réciproques des auteurs et des éditeurs au point de vue juridique (M. Vital-Mareil), la publicité littéraire (M. Roger Ressot), la sauvegarde des intérêts de l'écrivain (M. Ducreux), les auteurs dramatiques provinciaux (MM. P. Berthelot et Duplessis de Pouzilhac), la critique (M. Soupiron), les cabinets de lecture (M. André), y furent non pas certes résolus mais examinés, et c'est beaucoup, si l'on songe que c'est la première fois. Notre collaborateur M. G. Bourguet fit entendre un vœu qui nous est particulièrement cher : à savoir l'établissement d'une solidarité effective entre les Revues de province, si nombreuses et dont la plupart s'ignorent. *Septimanie*, de Narbonne ; le *Pampre*, de Reims ; *Manomètre*, de Lyon, qui étaient représentées, en comprirent aussitôt les avantages. Il est évident que toutes ces questions ne peuvent être tranchées en quelques heures. La complexité en apparaît au bout de quelques minutes de discussion. Mais la volonté commune de rester sur le terrain pratique (c'était l'essentiel et on aurait pu appréhender le contraire) s'est suffisamment révélée pendant ces deux jours pour que des réunions ultérieures soient à souhaiter, et nous croyons qu'alors il suffira d'un peu moins d'indifférence dans le monde des Lettres pour que les vœux émis cessent d'être platoniques.

Gabriel d'AUBARÈDE.

# *Les Livres*

## L'EPERVIER

*par Louis-Martin Chauffier (B. Grasset).*

L'égotisme ne peut offrir que des raffinements dilettantiques et les joies d'une âme étriquée. C'est une proie indigente pour le critique : il peut s'y plaire un temps et la retourner en tous sens comme une carapace. Celui qui s'isole, ne saurait l'intéresser longtemps à ses grignotis et à ses mesquines digestions. L'humaniste réclame autre chose de l'art : il veut y trouver trace de toutes les curiosités, de toutes les inquiétudes humaines. La conscience de l'artiste il la veut attentive au divin caché dans les plus humbles choses, il la veut secouée par toutes les détresses, toutes les passions, assiégée par tous les problèmes. Plus de ces cryptes où le moi s'adore avec l'appareil des sacerdoces Peladanesques, et cette liturgie ridicule qui n'emprunte que des mots sans âme aux vieilles dévotions ; plus de salles basses pour des misanthropies ou des suicides qui n'ont pas même l'excuse d'Axël ; plus de labyrinthe où s'égare une personnalité morbide amusée par le souvenir !

Œuvre de culture et d'amour la critique ne s'attardera sur ces jeux de mandarin que pour en montrer la pauvreté. Au contraire plus les rapports de l'artiste avec le monde se multiplient plus elle s'incline sur lui, l'étudie avec ferveur, le fouille comme un temple, de la base au faîte.

Quand on a écrit *Patrice ou l'indifférent*, c'est-à-dire qu'on a montré le dilettantisme en proie à ses jeux, peu à peu figé par l'illusion, cerné par son minuscule univers de hochets et de poupées et qu'on parvient à donner un vrai roman tel que *L'Epervier* on a franchi d'un trait la piste dangereuse où tourne

une génération autour de son nombril. On a brisé la prison du moi, les toiles d'araignée de l'analyse où rôde cette névrose qui voudrait s'appeler psychologie parce qu'elle décompose ce qu'elle palpe. On a évité bien des marécages et le petit guignol avec ses pantins et ses fariboles est devenu la vie.

S'il parcourt le nouveau livre de Martin Chauffier le lecteur qui se plut au lent suicide de Patrice a le sentiment d'une libération. On dirait que, las d'un intrus qui s'appropriait son personnage et lui imposait un rôle à contre sens du sien, comme un ensorcelé, l'écrivain a pris le gêneur au cou et d'un brusque élan l'a jeté dehors. Cela s'appelait au moyen âge un exorcisme. Martin Chauffier nous donne l'impression de s'être lui-même exorcisé.

Il faut se souvenir du rôle que Gœthe donnait à l'œuvre d'art. Elle est souvent une guérison, une élimination de sanies qui risquaient de corrompre, de stériliser l'esprit et de conduire au suicide le possédé qui ne peut donner nom et forme à son mal.

En écrivant *Werther*, Gœthe a dit qu'il s'est délivré du mal, il a purgé sa mélancolie, le désespoir romantique qui menaçaient de le tarir. Par contre l'irruption de cette œuvre saturée de miasmes causa maint suicide en cette Allemagne déjà Wertherienne, mais l'artiste s'était débarrassé de sa fièvre, il laissait celle-ci par le monde.

Aucun de nous ne voudra endosser Patrice. C'est un bien ennuyeux personnage, bouddha sphérique et melliflu ; laissons errer ce dilettante désincarné, pour le punir. Car M. Martin-Chauffier nous intéresse bien davantage et sa guérison est une affaire autrement humaine.

Donc, le voici qui nous livre, dans l'*Epervier*, sa convalescence sans aucun dessein de se raconter.

Un livre n'est pas témoin parfait d'une crise de son auteur, il en est cependant le graphique pour qui le situe dans sa vie morale. Il la résume pendant une époque, car il aspira par cette aimantation spéciale de l'œuvre d'art où l'on veut voir une synthèse dans un rapprochement gratuit des détails, tous les menus faits de cette époque, ses préoccupations, ses tendances, ses avatars de la pensée ou de la foi, les fièvres d'absolu ou l'effritement au choc de la vie quotidienne.

Précisément que nous montre l'*Epervier* ?

C'est un triple heurt de caractères mais c'est surtout un écho

de l'agonie de Patrice. Le personnage central du roman, Anne de Loqueltas n'a certainement rien de commun avec notre égotiste, sinon quelques traits assez répandus, cette impossibilité d'attribuer aux autres des sentiments différents des notres, cette manie de faire servir autrui à de petites récréations mentales, à en disposer sans rien savoir de leur personnalité secrète. Mais ce personnage si puissant, tour à tour dévoré de passions ou rongé d'ennui, est une admirable matière psychologique, une lampe où ce phalène de Patrice vient d'abord se brûler, en la personne du frère d'Anne, Alain de Loqueltas, puis se reconnaître, prendre conscience et s'épanouir en Michel Sarrazin.

Quand le roman s'achève Patrice est bien mort. Sa dépouille, c'est Alain lui-même qui la glisse par dix brasses de fond, une pierre au cou, dans le « Trou du Diable ». Tandis qu'il s'en retourne vers des êtres à son échelle.

Il n'en reste plus que des manuscrits emportés par Sarrazin à Paris et qu'il détruira peut-être par mépris du passé ou par crainte d'Anne désormais son témoin, sa femme. Mais Patrice n'est plus qu'un testament, il a vécu il s'est dissous dans la réalitédont il fit un songe et qui se venge.

Que le roman ait la signification objective je n'y contredis pas. C'est précisément le résultat du décès de Patrice. Celui-ci disparu, rien n'empêchait le romancier d'utiliser son personnage sans écarteler son cadavre au travers du roman. L'œuvre est objective parce que la myopie de l'analyste a cessé.

Il convient cependant de la juger du dehors après avoir hasardé une explication du dedans. Une œuvre d'art à sa vie propre, détachée de qui la créa : cette valeur proprement littéraire est la seule qui lui confère une survie.

*
* *

Roman d'analyse, l'*Epervier* est un des meilleurs de l'époque. Jamais ne fut poussée aussi loin, si ce n'est dans Proust, Stendhal, modèles mais non inspirateurs de Martin Chauffier, la ténuité de l'observation, la notation des mouvements de l'âme. Ce qu'il y avait de puéril dans les évolutions de Patrice devant le miroir prend avec l'action dramatique une subite valeur. Le détail qui paraissait oiseux devient nécessaire et grandit avec le drame qu'il prépare : rien ne saurait plus nous

être indifférent dès qu'une émotion nous tient. Patrice faisait sourire : on l'écoutait avec indulgence comme un bon garçon qu'on n'ose peiner, on le tolérait parfois, mais c'était courtoisie. Tandis qu'Anne ou Michel ne nous lassent pas, ils ne pensent et ne disent rien d'inutile et de gratuit ; par de savants chemins ils nous ramènent toujours au centre du récit. Imaginez un conflit entre ces deux âmes ; une troisième est tantôt leur proie, tantôt leur jouet. Alain piteux héros romantique, défroque de Combourg est une balle qui permet aux deux partenaires des passes brillantes mais c'est de l'étoupe qui ne cogne ni ne rebondit. Ele tombe lourdement entre les raquettes en arrêt et les deux joueurs enfin se dévisagent. Voici l'armistice de l'amour, trève factice, regards sournois, manèges comme en ont les pubertés prisonnières, jeux de l'orgueil qui voudrait céder sans le paraître.

Dans ces exercices la pensée suit des filières auprès desquelles les lianes du Brésil ont des lignes idéales. Et Martin-Chauffier y joue, se suspend, se balance et se rétablit avec cette virtuosité qu'ont les maîtres de la Somme et les ouistitis : cela en mémoire de Patrice certainement.

*L'Epervier* — c'est la demoiselle titrée — se remet en chasse, ayant lâché son frère en loques, éperdu et voltigeant comme un duvet. Elle ira vers un être fort, vers Michel, pour y éprouver sa griffe ou s'abandonner ensemble au vertige du vent. Et ces deux natures faites de contrastes, d'oppositions violentes s'attireront sans se confondre. Elles croient céder à leur désir le plus haut ou rencontrer un beau destin ; en réalité ces amants savourent à leur insu le répit de leur défaite, tels des adversaires qui n'ont pu se vaincre, ils reposent heureux et las. Ils se sont éprouvés, ils se classent, s'admirent et nomment cette fierté de l'amour.

Le romancier ne s'y prend pas : il n'est pas sans inquiétude sur leurs lendemains. Ses héros ont des griseries de convalescents; il nous les montre en ces jours où plein d'illusions, chacun fait siens les rêves des autres. Demain quand on dressera l'inventaire de leur amour ce sera le désaccord et la guerre. Anne et Michel sont pareils à ces oiseaux de combat qu'on accouple après leur avoir rogné serres et plumes. Cela peut aller un temps, le temps que met à repousser un ongle ; mais le ménage des fauves ne dure qu'une saison.

*
* *

Ce tryptique de caractères est remarquable. Mais à aucun moment le romancier ne paraît dominé par l'un d'eux. Comme un montreur, il les oppose, les interchange et finalement il les juge avec la liberté de Sirius. Il n'éprouve pas cette complaisance du myope pour le voisin, du créateur pour ses personnages. Il s'en détache comme la branche abandonne le fruit. C'est un esprit qui se maîtrise. Un art très sûr conduit ces jeux de la pensée. Les intermèdes psychologiques pour longs qu'ils soient, viennent à propos et cessent à temps. Les conversations sont nettes sans briéveté et d'un goût qui tempère la sécheresse un peu sévère des sujets. Elles contrastent avec les commentaires du moraliste, de l'impénitent sondeur des consciences. Si bien qu'on peut comparer ce roman à un œuvre musicale : le thème exposé par les causeries apparaît comme un chant sur la trame des spéculations éthiques. Tantôt à vif, tantôt profonde, l'obsession morale est sous toutes choses ; pensée harmonique de l'œuvre, elle l'orchestre et l'anime comme la mer dans le crépuscule, orgue caché dont grandit la voix quand nous nous taisons.

Nous trouverons tantôt cent phrasses où cette trame affleure ou le psychologue plus soucieux de peindre des âmes que des paysages a laissé tomber quelques éclats de sa pensée comme un joaillier négligent sémerait la poussière de ses rubis.

Ouvrons au hasard, car ces phrases ont un extraordinaire pouvoir d'appel :

*Elle éprouvait la tragique horreur de la solitude, terrible punition d'un âme orgueilleuse qui agitée de questions insolubles et de tourments secrets ne veut ni s'épancher, ni demander conseil.* (page 146).

*L'imagination, l'absence sont les seules gardiennes fidèles des certitudes de l'esprit.* (p. 169)

*... un sentiment éteint, on cesse de comprendre les actes qu'il inspira.* (p. 146)

*... il faut une immense puissance d'esprit et un renoncement complet à l'action pour que la solitude devienne vraiment féconde, et que la pensée, privée de tout échange, sache se recueillir et trouver dans son propre fonds une nourriture substantielle.* (p. 88)

*. . . autant que ceux qui l'éprouvent, l'admiration aveugle ceux qui l'inspirent.* (p. 112)

*Il eut pitié du pauvre garçon qui se croyait naïvement promis à de grandes choses parce que les petites l'ennuyaient.* (p. 112)

*Lorsque certaines paroles retentissent trop profondément, et fait rentrer en eux mêmes les interlocuteurs, les propos qui rompent ensuite le silence ne font que rendre sensible l'intention de garder le silence.* (p. 101)

*Son expérience avait reconnu que dans la campagne, hormis les accidents, on n'appeler pas le médecin parce qu'on est malade, mais parce que des raisons morales vous empêchent de supporter la maladie.* (p. 149).

*L'amour . . . . est autre chose que toutes les activités issues de lui et qui attestent sa grandeur : il est l'essence de la grandeur, il s'entretient par ses œuvres.* (p. 211)

Par ailleurs le psychologue fait chemin faisant ses dévotions à l'art et ce sont alors de belles recherches de sonorités, des phrases inspirées par le sentiment mélodique cher à Chateaubriand que le romancier admire beaucoup. On sait qu'il médite depuis longtemps d'étudier à loisir le grand écrivain breton et d'écrire sa vie.

*Durant tout l'après-midi, abandonné et flottant comme une algue, il s'était laissé dorer, bercer, anéantir par le soleil, la fragile tiédeur du sable et par ce grand silence des terres endormies que le bruit monotone de la mer ne rompt pas mais semble mesurer, balancier des heures muettes.* (p. 11)

*La vie sentimentale toute entière n'est peut-être que l'extase de se voir réfléchi dans un cœur, la crainte que cette image ne s'évanouisse ou ne s'altère, le désir de marquer ce cœur si profondément qu'il ne puisse plus effacer cette empreinte : et, pour cela, demeurer semblable à l'objet qu'on paraît. La fable de Narcisse, penché, mais immobile, sur l'immobile miroir d'eau.* (p. 82)

*. . . la réverbération en était si intense que l'eau semblait fumer ; une vapeur dorée tremblait dans l'air, et d'une telle délicatesse qu'elle paraissait plutôt la vaporeuse émanation d'un liquide surchauffé que la vibration de l'air sous la lumière devenue sensible aux regards.* (p. 9)

*Le ciel et la mer flambaient ; les rochers prenaient des teintes de bronze clair, la falaise devenait rousse, et les arbres de la*

*forêt, derrière moi, semblaient de grandes torchères d'or, porteuses de flammes.* (p. 108)

*Le silence, le parfum du jardin échauffé par le soleil de midi, la mer découverte à travers les arbres sous un ciel de soie, cette liseuse attentive et calme, composaient un tableau si gracieux qu'un regret nostalgique le saisit. Pourquoi n'était-ce là qu'une vue fugitive dont son arrivée allait rompre l'harmonieuse paix.* (p. 177)

Ce dernier passage ainsi que l'épisode de la querelle entre Anne et Michel sont parmi les meilleurs du roman. Il y a là des pages achevées ou gestes, nuances, accents sont merveilleusement mesurés. Mais nous ne reproduirons pas le livre : on en comprendra l'atmosphère et le haut souci moral. Peu d'œuvres auront été proposées ces temps-ci avec plus d'autorité à la lassitude du public, et c'est une joie pour le critique d'avoir enfin matière à louer sans forcer les mots.

Maintenant pour donner à cette louange toute sa valeur, jetons lui quelques pincées de sel. Gardons-nous de crier à la perfection, c'est une parole qui tue. Nous ferons donc à l'*Epervier* une misérable chicane. Nous voudrions voir avec plus de précision le physique des personnages, les connaître dans la variété de leur vie, hors du roman occasionnel qu'ils traversent. Ils ne débordent pas assez le cadre de l'intrigue. Qu'est Michel Sarrazin ? Qu'a-t-il fait jusqu'ici ? Cela reste vague, incolore. Nous sommes d'emblée mis en sa présence, appelés dans son intimité, nous voudrions mieux le connaître pour n'avoir pas à lui marchander notre sympathie.

Le romancier, par haine du désordre, circonscrit, encadre, limite. Sa culture classique, ses habitudes de pensée, et plus encore les disciplines morales que le catholicisme a fortifiées en lui, répugnent au débraillé, aux compositions aventureuses, aux libertés excessives d'écriture et d'exposition. Et ce n'est pas nous qui le blâmerons de réagir contre le fatalisme et l'anarchie qui s'emparent des consciences, emportent les règles et faussent les directions de l'esprit.

Il y a dans l'*Epervier* plus qu'une œuvre, une leçon d'art ; leçon d'autant plus profonde qu'elle est dégagée sans tapage.

Et nous déplorons que l'Académie Française, impressionnée par on ne sait quels mérites, ait écarté de son grand prix annuel un roman de la belle école et nourri des meilleures traditions qui la font vivre.

Jean BALLARD.

# ELOGE DE LA FOLIE

*par Jean Cassou* (1 vol. Emile-Paul)

Un livre non sans défauts, mais délicieux. Il faut le lire avant que l'été finisse, si vous voulez que la nonchalance à laquelle j'aime à croire que son auteur s'abandonna pour l'écrire, exerce sur vous son charme.

Le titre, je l'avoue, incite à la méfiance. On sait que la folie est de mode aujourd'hui, à tel point que chacun s'empresse d'en tirer des systèmes. Je me demande si, en choisissant ce titre faussement audacieux, M. Cassou n'a pas sacrifié quelque peu à cette vogue ridicule. Il eût pu s'en passer, ayant assez de talent pour n'être que lui-même. La folie de son héros Auber, le Don Juan gracieux et mélancolique, dont il nous conte les aventures, à travers un royaume d'opéra-comique, n'a rien de macabre en tout cas. Si Aubert est inquiet, c'est à force d'insouciance. S'il est triste, c'est d'avoir trop aimé la vie, les femmes, le champagne et la musique. Sensuel comme un Espagnol, léger comme Offenbach, profond à l'occasion, on ne peut pas ne pas l'aimer, et on aime aussi celles qu'il fait souffrir. Elles gardent dans la passion des naïvetés de petite fille ; leurs jalousies sont légères , leurs frayeurs gracieuses, et pour essuyer leurs larmes elles se servent de si jolis mouchoirs. J'aime surtout Chiarina, celle qu'Auber n'a jamais pu saisir et ne saisira jamais. *Les folles gitanes qui vous rient au nez en secouant leurs grelots en disent plus sur votre avenir, et les fleurs que dessine le givre sur une vitre sont moins capricieuses...* Chiarina, c'est la rêverie qui vous tient compagnie en voyage, la musique du train.

Il résulte de tout cela une griserie qui force l'indulgence, qui entraîne le lecteur à travers des longueurs, des redites, des négligences de style qui, sans elle, ne seraient pas supportables. Par

exemple, nous tiendrions rigueur à tout autre d'employer le mot *après-midi*, dans un même paragraphe, une fois au masculin et une fois au féminin (p. 261). Nous exigerions que la disposition typographique des dialogues fût plus constamment surveillée. Cette négligence n'est d'ailleurs pas particulière à M. Jean Cassou. Les *Treize* faisaient remarquer justement, dans un récent courrier de l'*Intransigeant*, que la plupart des romanciers observent peu les règles de cette disposition du dialogue, règles très simples, au nombre de deux ou trois, et qui ont leur importance. — Mais les maîtresses d'Auber parlent d'une manière si touchante !

On ne manquera pas de voir en M. Jean Cassou le précurseur d'un nouveau romantisme. Je me demande s'il n'est pas plus simple et plus juste de voir surtout en lui un fantaisiste original, dont la tâche est de nous charmer plutôt que d'enseigner des disciples ; le meilleur d'un talent véritable étant le moins communicable.

Gabriel d'AUBARÈDE.

## *DECHEANCES AIMABLES*

*par Léon Pierre-Quint*

Collection de la Revue Européenne

Entre Schwob et le Surréalisme, voilà, via Bouddha, l'intermédiaire indispensable.

Sous une forme qui va du conte au poème en prose, se comprime — mais pour se détendre, et brutalement — une tragique ironie aux prises avec tous les préjugés vieux ou neufs.

La bouche ouverte pour le baillement se contracte pour un rire désespéré. Les refrains de l'ennui mal endormi, les plumes de la vanité des grandeurs, la mesquinerie des « grandes idées », la promesse mal tenue de ces excitants que sont les désirs et la terrible insuffisance des réalisations : gloire, amour, et autres grelots, voilà le thème de ces Harmonies Dérisoires.

On y trouve même, après M. Gide, une nouvelle version de cette à jamais enivrante parabole de l'enfant prodigue :

« ...Comme il avait le temps, il retrouva son père avec qui il fit l'affaire du Veau-Gras, qui le rendit milliardaire. »

Même la vanité de la logique s'y trouve singulièrement dénoncée, grâce à la forêt d'actes gratuits où errent, rois ou pauvres gens, les héros de ces moralités légendaires.

Sous des apparences caricaturales, j'y retrouve la plus plus violente satire de toute une civilisation. Et l'attitude de Pierre-Quint me ramène à songer à cette nécessité de l'esprit juif.

C'est cet esprit de critique qui harcèle éternellement l'humanité ; au moment où, aveugle volontaire, elle serait prête à s'endormir pour de béates digestions, à s'amollir parmi des compromis faciles, c'est cet esprit d'exigence et de protestation, ce perpétuel insatisfait qui vient la secouer, la révolutionner.

C'est lui qui remet en question, les problèmes de l'Etre qu'une part médiocre de nous-mêmes tend, par une pente de monchalance, à rejeter dans un oubli sans grandeur. C'est à lui qu'aujourd'hui même, nous sommes redevables d'un grand éveil lyrique, métaphysique.

Et c'est à lui, presque toujours, que nous devons cette perpétuelle révision des valeurs sans quoi tout n'est plus que préjugés, erreurs, habitudes mensogères. Je ne sais pas nier la vertu cuisante de cet aiguillon et j'aime en éprouver les atteintes dans ce livre de fictions.

Mais il faut aussi signaler tout particulièrement les conclusions profondes de ce livre qui constitue un véritable traité de morale : morale orientale à l'usage de l'Occident.

La philosophie des « Déchéances Aimables », cette « longue méditation de la mort » est proprement bouddhiste. Cette histoire de poisson rouge que relate l'auteur sous la mention « Philosophie Bestiale et humaine » en est une des plus caractéristiques témoignages.

Ce n'est que dans le renoncement à soi-même que Çakia-mouni avait trouvé l'affranchissement de toute souffrance.

Les Déchéances Aimables n'enseignent pas autre chose que ce renoncement aux passions.

A ceux qui prétendent que cette philosophie n'est pas pour nous, Occidentaux, je me contente de rappeler, ainsi qu'en abusa

Gide dans Corydon, la déjà vieille parole de l'abbé Galiani à Madame d'Epinay :

« L'important n'est pas de guérir, mais bien de vivre avec ses maux. »

André GAILLARD.

## *L'EUROPE GALANTE*

*Par Paul Morand (Grasset, Editeur)*

L'originalité de M. Paul Morand est double :

D'abord il est le premier de notre littérature qui ne s'étonne point de voyager. De Châteaubriand (et même de Bernardin de Saint-Pierre) à Bourget et Barrès, chez tous les écrivains qui voyagent, la surprise et le dépaysement sont pour ainsi dire de rigueur : c'est une convention du genre. De tous (ou presque) on peut dire comme France l'a dit de Châteaubriand qu'ils se drapent dans leurs manteaux de voyage (et si Loti semble faire exception c'est qu'il ne voyage pas : il ne sort pas de lui même. Quand il semble faire le tour du monde, c'est le monde qui tourne autour de lui).

L'autre originalité de M. Paul Morand est d'avoir aperçu entre les choses des rapports nouveaux et d'en avoir tiré des images nouvelles : c'est la moitié de l'art d'écrire. Une image belle, exacte et vivante, frappe et s'impose par sa beauté même ; puis, peu à peu, à force de s'en servir on l'use : c'est un poncif. Le bon écrivain, l'écrivain qui seul à chance d'être classique est celui dont le style est une création perpétuelle d'images neuves. C'est, à n'en point douter, le cas de M. Morand.

Son dernier ouvrage ne nous révèle pas un aspect nouveau du talent de l'auteur mais il est de la même veine et de la même valeur que les *Nuits*. et *Lewis et Irène*. Malgré sa réussite dans le roman M. Morand est revenu à la nouvelle où il excelle. Je ne lui reprocherai que son titre un peu fâcheux, titre qui risque de lui attirer des lecteurs indésirables et qu'il ne mérite pas.

Jean PHILIPON.

MÉLINGUE, par Jules Truffier ; SAMSON, par Pierre Veber (Alcan, éditeur).

Tous ceux qui s'intèressent aux choses du théâtre ne liront pas sans intérêt ces deux ouvrages, les premiers d'une nouvelle collection : « Acteurs et actrices d'autrefois ». Dans les pages qu'il a consacré à Mélingue, M. Truffier, qui est un excellent comédien malgré ses théories, nous parle de ses théories, du conversatoire, de Sarah, de Bartet, de Coquelin, de Mounet-Sully et même de Mélingue. Cet acteur bien oublié aujourd'hui, mais qui fut célèbre environ le milieu du siècle dernier méritait cette monographie.

Le « Samson », de M. Pierre Veber, alerte et vivant se lit d'un trait. Qu'il nous conte les débuts du comédien, ses années d'Odéon, ses démêlés avec Rachel (la plus ingrate des élèves) ou les dernières années de sa vie M. Véber nous fait toujours partager l'intérêt que son héros lui inspire. Il feuillette devant nous d'un doigt rapide les pièces de cet « auteur-acteur » comme on dit aujourd'hui ; les pièces plus oubliées que cet « art théâtral » où le professeur au conservatoire donne les conseils excellents en des vers qui le sont moins. Chemin faisant, M. Véber ne s'est pas interdit de toucher aux idées générales et par exemple, au problème célèbre depuis, le « Paradoxe sur le comédien ».

J. PH.

## TYRRHENUS

*par Jacques Bainville.*

Voici deux minces plaquettes, qui paraissent dans cette collection du Pigeonnier : *Jeux et Travaux*. Deux plaquettes d'auteurs connus. MM. Jacques Bainville et Eugène Marsan. Le premier nous est connu comme historien de race, un journaliste de grand style, et pourtant ni les soucis du *papier* quotidien, ni les labeurs de l'historien, ne l'ont retenu au bord du rêve, et de la fantaisie. Oh je sais bien qu'il y a bien un petit brin de documentation dans *A travers Rome*, mais il y a aussi une telle grâce, une telle émotion ailleurs : telle cette *Mort de Mistral* Et dans cette promenade M. Jacques Bainville parlant de la

Provence écrit : « *Qui niera que la Provence doive une vie nouvelle à Mistral et au félibrige ? Avant eux c'était une terre comme une autre. Ils en ont fait un royaume à part.....* »

Mais certainment nous ne pourrons jamais plus voir Angkor qu'à travers Loti, la Galilée qu'à travers Renan. Le grand artiste est celui dont le verbe magnifie le quotidien, qui fait de l'exceptionnel avec le déjà vu. Mais M. Jacques Bainville est un écrivain de race, sa langue est claire, ntte, précise, et dans Tyrrhénus, il a sacrifié ses travaux à des jeux supérieurs.

## LES FEMMES DE CASANOVA

*par Eugène Marsan.*
*(Au Pigeonnier)*

M. Eugène Marsan qui est le plus précieux de nos écrivains, le plus subtil le plus agréable, celui dont la langue est la plus fleurie d'images charmantes, a délaissé les jeux pour les Travaux.

Dans *les Femmes de Casanova*, M. Eugène Marsan à pointé en brunes, blondes ou rousses les femmes « aimées » par l'aventurier.

Travail d'historien, cette exégèse de la volupté à ce je ne sais quoi d'exquisement désinvolt. M. Eugène Marsan établi des statistiques de la courtisanie des annales du plaisir.

Travail certes, mais rendu combien aimable par l'art d'écrire de M. Marsan. On reconnait ce style de M. Marsan entre mille. On distingue toujours ses *Orion* de tous les *Orion* de l'Action Française. En vérité M. Marsan est un écrivain très précieux, en le lisant on a le plaisir a chaque page de le trouver toujours égal à lui-même.

Pierre HUMBOURG.

P. S. Voici une très jolie collection que celle du Pigeonnier et qui fait grand honneur à M. Charles Forot, Vivarois et poète. Typographie, vignettes, papier tout est de bon goût. On ne saurait trop encourager une telle entreprise. Voyons, voyons le bon régionalisme n'est pas enterré, le mort à la vie dure, le Pigeonnier n'en serait-il que le premier exemple, et cette revue ou nous écrivons... Mais je suis mal placé pour terminer.

P. H.

# Lettres Etrangères

## L'EUROPAISCHE REVUE

Les évènements ont montré trop clairement la vérité des paroles de Tagore : « Les nations européennes se sauveront ensemble ou périront ensemble », le patrimoine intellectuel occidental s'est vu trop gravement menacé par les haines, les rancunes, les jalousies, pour que nous ne cherchions pas tous les moyens de démontrer que l'unité de notre culture européenne, ses sources communes et ses communes admirations.

L' « Europaïsche Revue » qui est publié à Vienne depuis quelques mois sous la direction de Karl Anton Rohan me paraît un de ces merveilleux terrains d'entente où tous les travailleurs de la pensée se retrouvent, se communiquent leurs œuvres, et entendent sans surprise, dans des langues étrangères, résonner des voix fraternelles. Au dessus des lois d'isolement qui font une vertu de l'ignorance et de l'incompréhension, s'élève cete idée d'une « Europe » quelconque non plus comme une simple juxtaposition de nations ennemies, mais comme un tout dont l'existence réelle est affirmée par les esprits les plus divers et confirmée par les faits. La vieille fable de Menenius Agrippa qui réconcilia jadis plèbe et patriciat, à cette époque où les destins du monde se jouaient entre les murs d'une capitale grande comme un gros bourg, de quelle actualité plus saisissante ne serait-elle pas aujourd'hui où la notion d' « Europe » se perd en querelles mesquines, où l'on sent, sous les coups portés de toutes parts, chanceler cet édifice merveilleux construit au long des siècles : la civilisation occidentale.

Dès la première page de l'Europaische Revue se dessine son idéal de reconstruction : « L'Europaische Revue — écrit le

Directeur — veut donner conscience de l'unité spirituelle de l'Europe. La fraternité sentimentale n'est pas son programme. Elle veut faciliter la connaissance, la reconnaissance et la compréhension réciproque entre les peuples. »

C'est pourquoi elle a fait appel aux hommes dont la pensée représente les manifestations variées de l'intelligence actuelle. Hermann Keyserling, Benedetto Croce, André Gide, Hugo von Hoffmannsthal, Rabindranath Tagore, y figurent comme les maîtres d'œuvre. Emile Borel, Julien Luchaire, Alfred Fabre Luce y voisinent avec Robert Forges, Davanzati, Gustav Streseman, Sgnaz, Seipel et Francesco Nitti. Les économistes et les poètes s'y retrouvent, Guglielmo Ferrero et Léopold Ziegler avec Paul Valery, Rainer Maria Rilke et Charles Vildrac. Jamais nous n'avions vus réunis autant d'esprits représentatifs d'idéaux nationaux et individuels.

L'œuvre qu'a entreprise l'Europaische Revue est trop belle et trop haute pour ne pas réussir. Elle mérite non seulement l'adhésion de tous ceux qui comprennent la nécessité de sauver la civilisation européenne du « Crépuscule » prédit par Oswald Spengler, mais aussi la sympathie et l'intérêt de tous les publics qui y trouveront dans leur expression essentielle les grands courants de la pensée contemporaine.

Marcel BRION.

# *Les Revues*

## ORIENT, SURREALISME, COMMUNISME

Tout cela se tient. La Presse a relaté ces incidents : un groupe de jeunes énergumènes, parmi lesquels les chefs les plus marquants du surréalisme, houspillant Rachille et criant « A bas la France ». Comme si cela ne suffisait pas pour attirer sur eux l'attention — ô publicité, seul Dieu moderne ! — lesdits surréalistes ont adressé une *lettre ouverte à Paul Claudel*, où l'on relève notamment ceci :

« *Nous souhaitons de toutes nos forces que les révolutions, les guerres et les insurrections coloniales viennent anéantir cette civilisation occidentale dont vous défendez jusqu'en Orient la vermine, et nous appelons cette destruction comme l'état de choses le moins inacceptable pour l'esprit.*

. . . . *Nous saisissons cette occasion pour nous désolidariser publiquement de tout ce qui est français, en paroles et en actions.* »

On a, devant ces lignes, le droit de s'étonner, non de *s'indigner*, car l'indignation exige des « occasions » plus sérieuses ; hausser les épaules serait ici le seul geste convenable. Mais je m'étonne de vous voir, vous, André Breton, l'apôtre de l'inconscient, qui proposiez naguère les steppes inexplorées du rêve à notre inquiétude, à notre défaut d'une littérature usée jusqu'à la corde, à notre horreur des banal et du périmé ; je m'étonne de vous voir, vous et tous les vôtres, escalader la tribune derrière Cachin, et prendre position sur le terrain le plus banal, le plus périmé qui soit, celui de la politique. C'est une façon comme une autre — pas très élégante bien sûr — de répondre à l'enquête d'André Négis.

Ainsi, voilà l'aboutissement de ce mouvement surréaliste, qui devait renouveler notre civilisation : quelques pirouettes, des injures à une femme, un couplet de la rengaine à Guénon sur l'Orient guérisseur, et, pour finir, un plongeon dans le communisme.

Ce n'est pas sérieux — on s'en doutait déjà — on n'en doutera plus désormais.

Déjà, vos proches vous désavouent, vos amis vous condamnent. Dans la *N. R. F.*, c'est l'un des vôtres, l'un des signataires du fameux pamphlet « *Un cadavre* », P. Drieu la Rochelle, qui répond à votre lettre à Claudel.

P. Drieu la Rochelle ne cache point sa déception:

« *Oui, j'espérais vraiment que vous étiez mieux que des littérateurs, des hommes pour qui écrire est action, et toute action la recherche du salut.*

*Mais tout d'un coup je vous vois vous débander, et, par le premier chemin de traverse, revenir au plus vite au chemin battu pour y précéder le flot vague de la foule cédant à sa pente.*

*Soudain pour vous un point de l'horizon est plus cardinal qu'un autre...*

*. . . Quelles sont ces superstitions ? Comment peut-on préférer l'est à l'ouest ?*

*Pour moi, je ne crois pas plus aux sociologues russes qu'aux économes américains — quant aux bacheliers chinois ou indous, je vous en prie !*

Et d'abord, cet Orient sage et moralisateur, qui doit régénérer l'Europe, existe-t-il vraiment ?

« *Mais les Russes et les Chinois, ce qu'ils demandent, c'est des machines à écrire, et de la peinture futuriste, et des taximètres, et l'édition définitive des œuvres d'Anatole France, et de la poudre et des balles... pour faire un petit nationalisme régionaliste, local et bientôt tempéré.*

*Alors, en politique c'est, comme en littérature, vous ramassez tout de même encore quelques mégots ; les images, Freud, Einstein, Caligari, les peintres littéraires, les poètes maudits, tout ce qui est mysticisme rationalisme, et, aujourd'hui, le néo-orientalisme.*

Et Drieu la Rochelle précise son grief principal :

« *Vous êtes tout bonnement en train de* prendre position. *L'hiver dernier, vous aviez pris déjà position littéraire : le sur-*

*réalisme, une position solide, détaillée, abondamment pourvue de doctrines, d'exemples, de précédents, d'autorités, de disciples, de camelots, enfin, pourvue de tout le confort moderne comme s'en fabriquent vos amis les Riffains, avec le conseil des vieux adjudants allemands. Maintenant, vous doublez votre art poétique d'une ligne d'appui politique selon un procédé périodiquement utilisé par les littérateurs en France.* »

Car voilà qui est terrible : les surréalistes prennent position ! Naguère était le chaos ; dans les profondeurs obscures, une masse informe grondait, traversée de fulgurations, déferlant au pied des falaises consacrées, jetant çà et là des coups de boutoir, provoquant un éboulis, fleurissant en dentelles de bave contre tel roc indestructible. Et l'on se disait, étreint par l'inquiétude sacrée, comme jadis les peuples prosternés de « *Napoléon II* »: Que va-t-il sortir de ceci ? Quelles révolutions ? Quel flux nouveau qui va tout submerger pour tout recréer ?

Et voici que l'orage éclate, et c'est une anodine pluie de printemps. Les pétards ont fait long feu ; on a tremblé, on a espéré pour rien. Après avoir *ramassé quelques mégots littéraires*, après s'être cassé les chicots sur le marbre du vieux France, les Huns modernes se fixent et broutent aux rateliers de la tradition ; seulement, pour nous faire peur, ils parlent vaguement d'Orient, de guerres, de révolutions...

La civilisation occidentale a ses tares, ses maladies, et le mal est profond dont nous souffrons tous. Ce n'est pas un Orient « *aussi périmé, aussi légendaire* » qui la guérira jamais. Ce n'est pas non plus vos rapports socio-littéraires qui la pourraient sauver, si elle devait périr. Mais, si elle n'a rien à espérer de vous, du moins n'a-t-elle rien à craindre.

Car, comme disait Shakesperae : « Beaucoup de bruit pour rien »...

*

* *

## PERIL DE L'OCCIDENT

Périsse l'Occident, disent les surréalistes.

Une voix grave leur répond. La voix d'une vigie, qui voit le péril, qui l'a dénoncé depuis onze ans, et qui crie aujourd'hui un suprême avertissement.

Romain Rolland, à propos de l'enquête de la « *Revue Européenne* » sur l'Allemagne, écrit en ces lignes graves:

« ... *Je ne puis plus, en cet instant, fixer mes regards sur la querelle franco-allemande. Ces tragiques événements qui sont en passe de s'accomplir sur tout le vieux continent la relègue dans le Musée des défroques, parmi les criailleries du passé. Ces grands peuples d'Occident sont à la veille de la ruine. Il s'agit bien, entre eux, de revanche ou de suprématie ! Si ces chiens enragés persistent à se déchirer, le lourd bâton du destin saura les séparer, en les courbant tous deux, meurtris et humiliés. Que mes amis, ceux qui me liront, pardonnent la dureté de ces paroles ! Voici onze ans que j'ai vu cette guerre insensée ébranler les piliers de la civilisation d'Europe, et que j'ai crié d'effroi. Mais que peut une voix isolée ? Maintenant, je me tais, et je n'ai plus d'effroi, car je vois le destin. Et le destin est sage, quand les peuples sont fous. Il a pris le gouvernail. Le lui arrache qui peut !*

*Jeunes hommes, au cœur fort et trempé pour la lutte, qui de vous est prêt à le lui disputer ?*

Ils sont quelques-uns déjà, Romain Rolland. Leur voix est faible, leur tâche est rude. Mais une idée, quand elle est juste, trouve toujours sa voie. Ayons confiance. Avant cette ruine que vous prévoyez, il y aura peut-être une résurrection.

De la *Rose des Vents:*

*J'avance, enfant vieilli, sous les palmes des serres,*
*comme jadis dans les Romans de Jules Verne*
*où j'étais le héros hachant les forêts vierges.*
*Un jet d'eau cascaille dans l'humidité chaude*
*et le pas du jardinier crisse sur le sable.*
*Je berce, aux mots latins pendus le long des branches*
*et sous la stalactite opulente des feuilles*
*un désir maladif, romantique, d'errances.*
*Mes yeux rôdent des sêches griffes mexicaines*
*aux surgeons vanillés des lianes madécasses*
*dont tout l'horizon bleu s'écrase au toit des vitres.*

*Jeunesse ! n'as-tu pas aussi clos tes élytres ?*

Henry MALOT.

## MEMENTO

*EUROPE.* — Nguyen au ninh : « La France et l'Indo-Chine », Georges Sautreau : Sigrid Undset.

*LES MARGES.* — Thomas Raucat : « Une nuit à Shang-Haï »; Louise Faure-Favier : « Guillaume Apollinaire en Pologne ».

*MERCURE DE FRANCE.* — F. Lachèvre : « Pierre Louys et l'histoire littéraire »; G. Arthaud : « Les Etrusques ». Sachons gré à Marcel Coulon pour sa belle défense de J.-H. Fabre.

*LES CAHIERS LIBRES.* — Emile Zavie : « Stendhal et Grenoble ».

*LE MONDE NOUVEAU.* — Un beau poème dramatique de Gabriel Dourey : « Daphnis »; Belle étude de Maxime Revon sur Pierre Louys.

*N. R. F.* — Jacques Nivière et Paul Claudel : « Correspondance »; Jean Schlumberger : « Dialogue avec le corps endormi. »

*REVUE EUROPEENNE.* — Des notes du grand Dostoievsky sur Londres. Belles pages d'André Germain sur le cimetière militaire de Vignemont. Une nouvelle de Marcel Jouhandeau : « Monsieur Parciret », écrite dans sa manière habituelle, qui est la plus irritante que je connaisse.

G. MOUREN.

# Les Revues

Au congrès de Lyon organisé par *Le Fleuve*, et sur la proposition de notre collaborateur Georges Bourguet, les Revues que nous citons plus bas s'offrirent à être chacune un centre de diffusion pour les autres.

Nous nous efforçons donc à Marseille de faire accepter le dépôt de ces revues à un libraire du centre et de les repandre nouss-mêmes par une présentation constante à nos visiteurs et amis.

1° Région du *Sud-Ouest* :

*Bon plaisir*, rue Peyrolières, 39, à Toulouse.

*Les Pyrénées Littéraires*, 15, rue Barthe-Sanceret, à Toulouse.

*Le Domaine*, rue de la Bistour, à Foix (Ariège).

*Eveil Catalan* (Journal Littéraire), à Perpignan.

*Septimanie*, à Narbonne.

*Renaissance Provinciale*, 21, rue Montbazon, Bordeaux.

*La Tramontane*, Prades (P.-O.).

2e Région du *Sud-Est* :

*Les Cahiers du Sud* (Fortunio), 10, Quai du Canal, Marseille.

3e Région de *l'Est* :

*Le Pampre*, 12, rue Chabaud, Reims.

4e Région du *Nord-Ouest* :

*La Mouette*, 20, rue du Perrey, Le Hâvre.

5e Région du *Nord* :

*Le Mercure de Flandre*, 188 bis, rue Solférino, Lille.

6e Région du *Centre* :

*Manomètre*, 49, cours Gambetta, Lyon.

*Le Fleuve*, 39, rue Molière, Lyon.

7e *Ile de France* :

*Les Humbles*, 4, rue Descartes, Paris.

*Idées*, 23, rue des Francs-Bourgeois, Paris.

*Poésie*, 5, rue de Bézout, Paris.

*La Pensée Française*, 103, boulevard Magenta, Paris.

8e *Belgique* :

*La Revue Belge*, 44, square Marie-Louise, Bruxelles.

*Le Thyrse*, 104, avenue Montjoie, Uccle, Bruxelles.

## Au sommaire du numéro d'Octobre des CAHIERS DU SUD (Fortunio)

Paraîtront :

*Le roman d'une vocation* (M. Proust) par A. Laget.

*Les Plaisirs de la vie brève* (fragments par A. Gaillard.

*Poèmes* par J. Bourget.

*Lettre sur les Arts Décoratifs* par Carlo-Rim.

Une abondante chronique des Livres et des Revues.

*
* *

Les Cahiers du Sud publieront dans leurs numéros suivants :

*Les Marchands de Gloire* (fragment) par M. Pagnol.

*Une étude sur Jean Giraudoux* par P. Humbourg.

*Assunta*, conte, par G. de Aubarède.

*Proses*, par Charles Brun.

*Le jeune homme puéril* (fragment) par G. d'Aubarède.